

## EST-IL ENCORE POSSIBLE DE REMETTRE EN QUESTION LA DATATION NÉRONIENNE DU *SATYRICON* DE PÉTRONE?

A. DAVIAULT

ON SAIT QUE DEPUIS DES DÉCENNIES l'activité des chercheurs s'est tournée vers l'étude du *Satyricon*<sup>1</sup> dans ses aspects littéraires, laissant de côté la biographie de Pétrone. En effet, la *questione petroniana*,<sup>2</sup> c'est-à-dire la détermination de l'époque à laquelle appartenait l'oeuvre et l'identification du membre de l'illustre famille des Pétrones qui en a été l'auteur, est généralement considérée comme résolue: à peu près tout le monde aujourd'hui est d'accord pour attribuer la paternité de cet écrit fragmentaire à Titus Petronius Niger, le célèbre "arbitre des élégances" de la cour de Néron.<sup>3</sup>

Or, paradoxalement, c'est une étude de caractère essentiellement littéraire qui vient de rejeter cette *communis opinio* au profit d'une hypothèse tout à fait originale, qui suscite de plus en plus d'intérêt en France.<sup>4</sup> René Martin a récemment fait paraître (1999) une stimulante et riche relecture du *Satyricon* de Pétrone dans une nouvelle Collection de textes fondateurs, qui s'est donné pour objectifs de produire une analyse précise des textes antiques sélectionnés et aussi de revisiter leur descendance littéraire en repérant les axes fondateurs sur lesquels d'autres oeuvres de la littérature européenne ont pu s'édifier. Extrêmement éclairantes à cet égard sont les pages<sup>5</sup> relatives à l'existence (ou parfois même à l'absence surprenante) de rapports entre le *Satyricon* et le roman picaresque du xvi<sup>e</sup> siècle, le roman comique du xvii<sup>e</sup> siècle, certains romans du xviii<sup>e</sup> comme *Joseph Andrews* ou *Tom Jones* de Henry Fielding, en passant par la satire critique *Euphormionis Satyricon* (1603) de l'écrivain franco-britannique Jean Barclay ou par l'*Histoire amoureuse des Gaules* (1665) de Bussy-Rabutin, et aussi les pages

<sup>1</sup> Pour plus de commodité nous avons préféré conserver ici la forme la plus connue du titre. Les spécialistes ont maintenant pris l'habitude de remplacer ce génitif par le nominatif *Satyrice* sur le modèle des titres des "romans d'amour" grecs comme *Aethiopica* ou *Ephesiaca*: Schmeling 1996b: 459–460.

<sup>2</sup> L'appellation italienne d'usage de ce débat évoque son origine, car c'est un savant italien qui a vigoureusement combattu la thèse traditionnelle d'un *Satyricon* néronien pour lui opposer celle d'une oeuvre de la fin du ii<sup>e</sup> siècle après J.-C. sous la dynastie des Sévères: Marmorale 1948.

<sup>3</sup> Tac. *Ann.* 16.18.5: *inter paucos familiarium Neroni adsumptus est, elegantiae arbiter, dum nihil amoenum et molle adfluentia putat, nisi quod ei Petronius adprobavisset*. Voir Rose 1971; Schmeling 1996b.

<sup>4</sup> P. Flobert (2000), qui vient de diriger la récente révision du souverain des dictionnaires latins-français, a été séduit par la nouvelle argumentation de R. Martin: il situe désormais Pétrone après Néron dans la liste liminaire des auteurs latins (s.v., xxxvi) et précise son opinion dans l'article *Petronius* (1184) où il attribue le gentile à deux personnages qu'il prend soin de bien distinguer, à savoir T. Petronius, le courtisan de Néron, et Petronius Arbiter, l'auteur du *Satyricon*.

<sup>5</sup> Martin 1999: 103–114.

portant sur les réminiscences décelées chez certains écrivains modernes comme Joyce, Francis Scott Fitzgerald ou encore Louis-Ferdinand Céline. D'autre part, les considérations sur l'état fragmentaire de l'oeuvre conservée de Pétrone, sur ses multiples significations, sur sa dimension "révolutionnaire," sur les trois niveaux de lecture (niveau réaliste et sociologique, niveau parodique et dérisoirement épique, niveau philosophique et politique) du *Festin de Trimalchion* sont extrêmement pénétrantes.<sup>6</sup>

Mais, sur le plan de l'histoire littéraire, le problème du rattachement d'une oeuvre à son époque ainsi qu'à son contexte socio-culturel n'est pas indifférent. Même s'il s'agit d'une question qui, du strict point de vue littéraire, présente une importance sans doute relative, il n'en demeure pas moins qu'elle est étroitement liée à la lecture, à l'interprétation, à l'idée générale que l'on se forme de cette oeuvre.

La question de la datation du *Satyricon* est donc en quelque sorte incontournable. R. Martin, qui refuse depuis longtemps l'identification de l'auteur de ce récit avec le Pétrone néronien de Tacite, propose de reconnaître plutôt en lui un écrivain de la fin du règne de Trajan ou du début de celui d'Hadrien, c'est-à-dire un contemporain de Martial, Juvénal, Pline le Jeune ou Tacite, un écrivain qui raconterait une histoire fictive se déroulant selon lui à l'époque flavienne. Sa doctrine, qui n'est pas largement partagée, rejoint tout de même les convictions de quelques savants, comme le spécialiste polonais H. Puzis<sup>7</sup> ou le latiniste italien E. Castorina.<sup>8</sup> Dans sa publication R. Martin reprend et développe la thèse qu'il avait déjà commencé d'exposer il y a vingt-cinq ans<sup>9</sup> en effectuant une analyse comparée entre la petite épopée de 295 vers, le *Bellum civile*, du vieux poète Eumolpe (*Sat.* 119-124) et l'épopée *Punica* de Silius Italicus: sa recherche l'avait conduit à conclure que le *Bellum civile* d'Eumolpe était une parodie ou un pastiche du poème épique de Silius Italicus et que, partant, Pétrone lui était postérieur.

Nous n'entendons pas porter notre attention sur cette opinion dans une perspective de réfutation. D'ailleurs l'apport de cette recherche courageuse et ingénieuse entreprise par un historien réputé de la littérature latine, qui ne craint pas de renouveler certains dossiers trop facilement considérés comme classés, ne mérite pas d'être traité sur le mode polémique. Cependant, comme la difficile question pétronienne livre peu d'indices et de faits indiscutables, il peut se glisser dans l'interprétation de ceux-ci des arguments *a priori*, susceptibles de défendre une conviction davantage fondée sur la foi que sur l'évidence des preuves; c'est la raison pour laquelle nous nous limiterons à examiner certaines idées préconçues qui nous semblent porter le raisonnement et la lecture de témoignages et de

<sup>6</sup> Martin 1999: 20-75.

<sup>7</sup> Puzis 1967.

<sup>8</sup> Castorina 1971.

<sup>9</sup> Martin 1975: 182-224. Les arguments qu'il développait étaient apparus suffisamment forts pour rouvrir le débat aux yeux de Beck (1979: 244).

*loci similes*, que R. Martin a repérés dans le *Satyricon* et dans quelques œuvres néo-classiques.

## I

Observons d'entrée de jeu sa lecture du titre du récit pétronien. Au nom de la stricte logique morphologique et s'appuyant sur l'historique des occurrences lexicales, il prend le parti d'écarter la tradition ou l'exception française de l'orthographe hybride latino-grecque *SATIRICÓN* ("Le livre des choses satiriques," i.e., de nature satirique ou ironiquement critique) au profit de la lecture universellement acceptée d'une graphie entièrement grecque *SATYRICÓN* ("Le livre des choses satyriques," i.e., de nature lubrique, sexuelle). L'affaire n'est pas grave en soi, puisque l'un ou l'autre de ces titres rend compte de deux aspects essentiels du récit pétronien. Et nous n'invoquons pas cette préférence bien légitime de R. Martin, avec l'arrière-pensée ou le but non avoué de nous insérer témérairement dans cette petite controverse qui consiste à privilégier ou à ne pas privilégier l'autorité du plus grand nombre de manuscrits par rapport à l'autorité du plus ancien manuscrit (*Codex Bernensis* 357, ix<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècle). La mention du choix du philologue français est intéressante à un autre point de vue: en effet, son rejet du titre latino-grec est déjà révélateur, nous semble-t-il, d'une dérive qui aura progressivement pour effet d'affaiblir l'acuité visuelle ou la sensibilité du lecteur à une dimension fondamentale de l'œuvre, sa dimension de *satura*, de mélange tous azimuts, qui se manifeste dans tous les sens, mélange de prose et de vers, mélange de narration et de récitation bien sûr, mais également fusion de réalisme et de fantaisie, brouillage chronologique, combinaison de sujets élevés ou farfelus, voisinage de beauté et de burlesque, changements de tons et d'attitudes, ou encore alliage de différents niveaux de langage préfigurant la diversité sociale des langages qui, selon le théoricien russe Mikhaïl Bakhtine, caractérise le discours romanesque.<sup>10</sup>

Peu importe la variante du titre *Satiricón* ou *Satyricon* que l'on retiendra, la détermination du choix ne devrait pourtant pas empêcher d'envisager la possibilité que le titre *Satiricón* reproduise un exemple d'hybride latino-grec comme on en trouve à foison dans l'œuvre (type *bilychnis* de lat. *bis* + gr. *lyknos* = double lampe ou lampe à deux becs: *Sat.* 30.3), et demeure en même temps emblématique et annonciateur de la nature hybride, du caractère disparate de cette satire narrative.

Aussi le même réflexe pour ainsi dire univoque joue dans la recherche de l'identité de l'auteur du *Satyricon*, que R. Martin se refuse décidément d'assimiler au consul néronien. La lecture qu'il propose des témoignages invoqués relatifs au Pétrone écrivain est orientée de telle manière qu'elle interdit absolument de réconcilier ces informations avec le récit de la mort de Pétrone par Tacite (*Ann.* 16. 17-19), qui est le texte le plus circonstancié sur la carrière de Pétrone.

<sup>10</sup> Bakhtine 1978: 88.

Jetons d'abord un coup d'oeil sur l'extrait des *Commentaires sur le Songe de Scipion* de Macrobie, dans lequel l'écrivain païen évoque:

*argumenta fictis casibus amatorum referta, quibus multum se Arbiter exercuit, vel Apuleium nonnumquam lusisse miramur.* (Macr. *Somn.* 1.2.8)

les sujets pleins d'aventures fictives vécues par des amoureux, auxquels Arbiter s'est *beaucoup* adonné, et l'on s'étonne que même Apulée s'y soit amusé *quelquefois*.

R. Martin oppose naturellement les adverbes *multum* (qu'il entend au sens de *multa opera*) et *nonnumquam*, et considère ainsi l'indication de Macrobie comme la preuve que Pétrone a écrit de nombreux ouvrages de nature romanesque; d'ailleurs, nous dit-il, nous possédons à notre insu deux titres de ces romans, qui nous auraient été dévoilés par Fulgence, ces deux titres seraient *Albucia* et *Euscion*.

Selon nous, la conviction de l'existence de ces deux titres est inspirée d'une lecture discutable de deux extraits convoqués du mythographe Fulgence. Il est vrai toutefois que le premier témoignage, ressortissant à un éloge comique de la satire, comporte un texte incertain pour la partie qui nous intéresse:

*nesci quantum saturam matronae formident. licet mulierum verbalibus undis et causicidici cedant nec grammatici muttiant, rhetor taceat et clamorem praeco compescat, sola est quae modum imponit furentibus licet Petroniana subit* (*subet* corr. Bücheler) *Albucia.* (Fulg. *Myth.* 1.23)

Tu ignores combien la satire fait peur aux matrones. Bien que les flots de la verbosité féminine mettent les avocats en fuite et coupent court au marmonnage des grammairiens, bien qu'ils réduisent le rhéteur au silence et éteignent la voix du crieur public, seule la satire impose sa mesure aux femmes en délire, *même à l'Albucia de Pétrone qui est en chaleur* (littéralement: "bien que l'Albucia pétronienne soit en chaleur").

Notre lecture du passage intègre la correction *subit* par *subet* de Bücheler, qui est généralement acceptée parce qu'elle est paléographiquement recevable et qu'elle rétablit le subjonctif après *licet*. R. Martin préfère, d'une part, rester fidèle au texte de la paradose *subit* mais, d'autre part, supprimer la leçon originale *licet*, rejetant comme suspecte la répétition de la conjonction qui pourrait simplement être due à la recherche d'un effet comique. Mais même si on accueillait son établissement du texte, dont la traduction n'est pas fournie, et si on voulait bien comprendre quelque chose comme ceci: "seule la satire impose sa mesure aux femmes en délire, et l'Albucia de Pétrone la subit," cela ne changerait rien au problème du statut de cette Albucia: s'agit-il du personnage éponyme d'une autre oeuvre de Pétrone ou d'une figure perdue de son *Satyricon*? La réponse n'est rien moins que certaine.

L'autre fragment de Fulgence concerne le mythe de Cerbère:

*tricerberi enim fabulam iam superius exposuimus in modum iurgii forensisque litigii positam. unde et Petronius in Euscion ait: "Cerberus forensis erat causicidicus."* (Fulg. *Virg.* 156)

En effet nous avons déjà exposé plus haut le mythe de Cerbère aux trois têtes en le présentant à la façon d'un différend et d'une plaidoirie judiciaire. De cette tradition Pétrone aussi dit<sup>11</sup> en réplique à Eusción: "Cerbère était un avocat de profession!"

Interpréter de façon indiscutable les mentions d'Albucia et d'Eusción comme des noms d'ouvrages, sans prendre en considération ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse qu'il puisse simplement être question ici du nom de personnages d'épisodes disparus du *Satyricon* procède d'une conviction un peu trop vigoureuse.

Mais revenons au témoignage de Macrobe, qui vient d'être interprété par R. Martin comme une attestation du statut professionnel d'écrivain qu'il faut reconnaître à son Pétrone, qui aurait eu à son actif de nombreuses oeuvres.<sup>12</sup> Ne pourrait-on pas atténuer une telle sollicitation du témoignage en comprenant, par exemple, que Macrobe indique qu'Apulée s'est consacré à la composition de récits amoureux "quelquefois," c'est-à-dire relativement peu souvent par rapport à l'ensemble de son oeuvre philosophique, rhétorique et scientifique, alors que Pétrone de son côté s'y est "abondamment" livré dans son *Satyricon*, dont le sujet est tout entier sous le signe de Priape? Une telle lecture ne heurterait pas la vraisemblance, mais elle ne permettrait plus l'astucieuse mise en relief du profil professionnel du Pétrone écrivain, destiné à nourrir une forte opposition entre cet homme de lettres et le Pétrone politique de Tacite, qui ne serait à la limite qu'un auteur occasionnel. Pour renforcer son interprétation, R. Martin tire aussi parti du fait que Tacite ne mentionne aucune activité littéraire de Pétrone, à l'exception de l'écrit cacheté qu'il adresse à Néron à la veille de son suicide. On aura beau lui opposer que l'historien ne fait pas davantage mention de l'oeuvre de Sénèque quand il parle du philosophe, cette objection ne paraît pas un argument convaincant aux yeux de notre collègue, pas plus que la présomption que la composition du seul *Satyricon*—une oeuvre considérable dont nous n'avons conservé que des fragments des livres quatorze, quinze et seize<sup>13</sup>—a dû s'étendre

<sup>11</sup> Martin comprend *in Eusción* comme voulant dire "dans son roman intitulé *Eusción*," même si ce nom grec n'est pas à l'ablatif, comme il aurait dû être en latin dans une telle indication, mais à l'accusatif avec non pas un sens propre de localisation, mais un sens figuré d'hostilité.

<sup>12</sup> Il n'est pas impossible que Pétrone ait été un auteur prolifique, mais il ne nous paraît pas que le témoignage de Macrobe soit vraiment déterminant à cet égard. En revanche on pourrait peut-être invoquer quelques fragments (par exemple des vers anacréontiques, inusités dans le *Satyricon*, mais attribués à Pétrone par Terentianus Maurus, *De metris*, G.L.K. 6.399, et par Marius Victorinus 3.17, G.L.K. 6.138), et qui dans l'état actuel de nos connaissances peuvent difficilement être localisables dans le *Satyricon*. Cependant on n'aura jamais la certitude qu'ils n'appartiennent pas à des sections perdues du *Satyricon* (Schmeling 1996b: 460).

<sup>13</sup> Le célèbre *codex Traguriensis* du xv<sup>e</sup> siècle (aujourd'hui *codex Parisinus* 7989), trouvé en 1650 à Trau en Dalmatie, indique après les extraits courts ou *excerpta vulgaria*, à la page 205, que ces fragments, recoupant la matière depuis le début jusqu'à la fin environ (*Sat.* 137.9) de ce qu'il subsiste du *Satyricon*, proviennent des livres quinze et seize: *Petronii Arbitri Satyri fragmenta expliciunt ex libro quinto decimo et sexto decimo*. Par ailleurs, à propos d'un passage de Fulgence (*Myth.* 3.8.124) dans lequel le poète africain invoque l'autorité de Pétrone pour illustrer les vertus aphrodisiaques du suc de myrrhe, un interpolateur du *codex Parisinus* 7975 (xi<sup>e</sup> siècle) précise la référence en renvoyant

sur un certain nombre d'années, n'est suffisante pour conférer à son auteur une quelconque dignité littéraire aux yeux de R. Martin. C'est le Pétrone de Macrobe qu'on veut voir écrivain et il n'y aurait pas lieu de confondre cet écrivain avec le Pétrone de Tacite. Peut-être.

Il est temps d'examiner le traitement du témoignage du poète gallo-romain Sidoine Apollinaire, qui classe Pétrone Arbiter dans la catégorie des grands écrivains:

- quid vos eloqui canam Latini,  
Arpinas, Patavine, Mantuane,  
et te, comica qui doces, Terenti,  
et te, tempore qui natus severo  
Graios, Plaute, sales lepore transis,  
150 et te, multimoda satis verendum  
scriptorum numerositate, Varro,  
et te, qui brevitatem, Crispe, polles,  
et qui pro ingenio fluente nulli,  
Corneli Tacite, es tacendus ori,  
155 et te, Massiliensium per hortos  
sacri stipitis, Arbiter, colonum,  
Hellespontiaci parem Priapo,  
et te, carmina per libidinosa  
notum, Naso tener, Tomosque missum,  
160 quondam Caesareae nimis puellae  
ficto nomine subditum Corinnae?  
quid celsos Senecas loquar vel illum  
quem dat Bilbilis alta Martialem,  
terrarum indigenas Hibericarum?  
165 quid vos duplicibus iugata taedis  
Argentaria Polla dat poetas?*

(Sid. Apoll. Carm. 23.145-166)

Que célébrer dans votre talent d'expression, vous Latins, l'Arpinate, le Padouan, le Mantouan, et toi, un maître en art comique, Térence, et toi qui, malgré la sévérité de ton époque, Plaute, dépasse par ton esprit les finesses des Grecs, et toi qui n'es pas peu digne de respect en raison de la diversité et du grand nombre de tes écrits, Varron, et toi qui tires de ta brièveté, Crispus, ta puissance, et toi dont, en raison du flot de ton talent, aucune bouche ne doit taire le nom, Cornélius Tacite, et toi qui fus dans les jardins de Marseille un fidèle du tronc sacré, Arbiter, émule du Priape de l'Hellespont, et toi que tes poèmes amoureux ont rendu célèbre, tendre Nason, et ont relégué à Tomes, trop soumis autrefois à la fille de César que tu appelais du nom fictif de Corinne? Pourquoi parler des éminents Sénèque ou du fameux Martial que nous donne la haute Bilbilis, originaires d'Ibérie? À quoi bon dire qu'unie à vous par un double hymen Argentaria Polla vous traite en poètes?

à Sat. 20.9 où Encolpe boit tout le satyrion de Quartilla, épisode qu'il rattache au livre quatorze: *myrrbinum se poculum bibisse refert in libro XIV*. Ces indications sont généralement admises (Schmeling 1996b: 460).

R. Martin trouve ici l'information que cet Arbiter a exercé son activité littéraire dans la ville de Marseille. Une telle lecture contribue à éloigner cet extrait poétique, muet sur la carrière politique de Pétrone à la cour néronienne, de la page de Tacite qui pour sa part n'établit aucun lien entre son Pétrone et Marseille; et cette vision continue de renforcer le clivage entre le Pétrone littéraire et le Pétrone politique.

Pour accréditer l'idée de l'origine marseillaise de son écrivain, R. Martin invoque le constat suivant, à savoir que pour tous les autres écrivains de la liste de Sidoine Apollinaire les renseignements donnés sont de caractère biographique, voire géographique: l'observation aurait plus de poids, si elle était entièrement vraie. En effet, à la lecture de l'extrait, on admet que, si la chose est exacte pour l'Arpinate Cicéron, le Padouan Tite-Live, Virgile de Mantoue, Ovide l'exilé de Tomes, les Sénèque ainsi que Martial tous originaires d'Espagne, Lucain et Stace tour à tour époux d'Argentaria Polla, en revanche on ne relève rien de tel à propos de Térence, "maître en art comique," de Plaute, "qui, malgré la sévérité de son époque, dépasse par son esprit les finesses des Grecs," de Varron, "qui n'est pas peu digne de respect en raison de la diversité et du grand nombre de ses écrits," de Sallustius Crispus, "qui tire de sa brièveté sa puissance," de Cornélius Tacite, "dont, en raison du flot de son talent, aucune bouche ne doit taire le nom." En vérité Sidoine Apollinaire n'est pas systématique dans sa revue et semble plutôt attaché à y montrer une originale diversité tout en se livrant au plaisir des jeux de mots.

De plus, il y a bien des chances pour que sa formulation relative à Pétrone Arbiter, "qui fut dans les jardins de Marseille un fidèle du tronc sacré, un émule du Priape de l'Hellespont," se rapporte plutôt au *Satyricon* lui-même, dont la diégèse romanesque, le récit principal, c'est-à-dire le récit des aventures d'Encolpe, raconte les tribulations du personnage-narrateur poursuivi par la colère du dieu Priape. Nous pourrions d'ailleurs opérer un rapprochement avec une autre source, c'est-à-dire l'enseignement de Servius à propos d'une forme marseillaise de l'antique coutume religieuse du bouc émissaire qu'il prend la peine de décrire en ajoutant qu'il a lu cela dans Pétrone:<sup>14</sup>

*auri sacra fames: sacra, id est execrabilis; tractus est autem sermo ex more Gallorum. nam Massilienses quotiens pestilentia laborabant, unus se ex pauperibus offerebat alendus anno integro publicis < sumptibus > et purioribus cibis. hic postea ornatus verbenis et vestibus sacris circumducebatur per totam civitatem cum execrationibus, ut in ipsum reciderent mala totius civitatis, et sic proiciebatur. hoc autem in Petronio lectum est.* (Serv. ad Aen. 3.57)

Faim sacrée de l'or: sacrée, c'est-à-dire exécration; l'expression est tirée d'une coutume gauloise. En effet, toutes les fois que les Marseillais étaient aux prises avec une épidémie,

<sup>14</sup> Quoique le commentateur n'écrive pas expressément qu'il a lu cela dans le *Satyricon*, on a aujourd'hui de plus en plus tendance à admettre qu'il s'agit bien ici de la seule oeuvre transmise sous le nom de Pétrone et à considérer, partant, que Marseille est le point de départ des aventures d'Encolpe (Schmeling 1996b: 461-462). La récente et importante étude de Jenson (1997) fait fond sur cette donnée. Nous avions nous-même déjà essayé de développer cette idée que le personnage-narrateur pourrait être marseillais (Davault 1982).

un pauvre s'offrirait pour être nourri une année entière < aux frais > de l'État et avec de la nourriture purifiante. Celui-ci ensuite, orné de couronnes et de vêtements sacrés, était conduit à la ronde par toute la cité au milieu des imprécations, afin que les malheurs de l'ensemble de la cité retombassent sur lui, et il était ainsi rejeté. Or, cela est lu dans Pétrone.

On pourrait au moins envisager qu'une partie du scénario du *Satyricon* ait eu pour cadre Marseille. En tout cas, à la lumière de ce dernier exemple du traitement du témoignage de Sidoine Apollinaire, il commence à être difficile de résister à la tentation de penser que R. Martin a tendance à tourner ses sources dans le sens de sa doctrine. Comme il ne croit pas à l'écrivain néronien, il en devine un autre dont il distingue peu à peu les traits, un écrivain professionnel, originaire de Marseille.

## II

Se livrant ensuite à l'étude du contenu de l'oeuvre, R. Martin reprend son analyse comparée de la petite épopée de la *Guerre civile* d'Eumolpe et de la grande épopée latine de Silius Italicus, les *Guerres Puniques*. Après un relevé des ressemblances entre les deux poèmes, sur le plan du choix des mêmes épisodes exploités et de l'emploi de nombreuses séquences rythmiques et expressions semblables, le philologue français en conclut que les deux oeuvres procèdent d'une conception néo-classique de l'épopée, c'est-à-dire d'une poésie conçue selon l'esthétique de l'imitation des grandes oeuvres du passé, autrement dit qu'il s'agit d'épopées virgilianisantes inspirées d'épisodes stéréotypés et marqués de l'intervention divine. Pour R. Martin, l'alternative suivante s'impose à tout prix: l'un des deux poèmes est inspiré de l'autre; or, comme il a tendance à faire rejaillir le ridicule de l'Eumolpe pétronien sur son poème épique lui-même, il ne peut s'empêcher d'assimiler le *Bellum civile* à un poème caricatural, une épopée burlesque qui serait à la fois la *retractatio* ou le contrepied de la *Pharsale* de Lucain et une parodie de Silius Italicus, car une imitation de Pétrone par Silius Italicus serait inconcevable étant entendu qu'une grande oeuvre sérieuse ne pourrait émaner d'un petit ouvrage comique. Et nous disposerions ainsi d'un élément de plus qui s'ajouterait au faisceau d'indices concordant vers une datation basse du *Satyricon*.

Mais cette démonstration ne saurait être définitive: si le relevé des similitudes entre les deux oeuvres enrichissent notre connaissance de la langue de la grande poésie latine en général, il n'en demeure pas moins que ces ressemblances verbales ou rythmiques ne résultent pas nécessairement d'imitations conscientes, mais qu'elles peuvent appartenir au style et au ton de l'épopée. Et puis l'épopée de la *Guerre civile* d'Eumolpe était-elle une oeuvre caricaturale? Il n'y a pas de certitude en cette matière. Mais on sait qu'à cette question difficile Pierre Grimal<sup>15</sup> a proposé une réponse négative dans un essai remarquable dont il disait lui-même, il est vrai, qu'il était irrespectueux des idées reçues. Selon lui, il s'agirait bien

<sup>15</sup> Grimal 1977.



d'une oeuvre sérieuse participant des options esthétiques du cercle littéraire groupé autour de Néron, une sorte d' "essai" qui aurait précédé la *Pharsale* de Lucain à qui elle ouvrait la voie. Nous sommes donc en face de deux opinions diamétralement opposées et la discussion demeure ouverte.

R. Martin relève encore bon nombre d'expressions très semblables chez Pétrone et chez Martial: il s'interdit de penser que ces recoupements soient dus au hasard et s'oblige une nouvelle fois à admettre que l'un des deux écrivains s'inspire de l'autre. Une observation lui apparaît déterminante pour persuader que son Pétrone est postérieur à Martial: il est exact en effet que Martial ne se prive pas de mentionner dans ses épigrammes de nombreux écrivains latins contemporains ou antérieurs à lui (comme Pline et Juvénal, Tibulle, Properce et Ovide, Horace, Virgile, Lucilius, etc.), mais qu'il ne dit pas un mot de Pétrone, dont les conceptions littéraires étaient pourtant proches.<sup>16</sup> Cet argument du silence n'est pas négligeable, mais il ne constitue pas une preuve. On pourrait lui apporter une autre explication: s'il était avéré que l'auteur du *Satyricon* fût le proche et la victime de Néron, l'absence de son nom dans les épigrammes de Martial ne serait-elle pas motivée par la grande prudence de ce courtisan de Domitien, soucieux de ne pas se compromettre par la mention du nom d'un ancien conjuré, ennemi du régime impérial?

### III

Un autre volet de la démonstration offre un développement aussi spirituel que stimulant, qui est basé sur une approche du *Satyricon* pris cette fois comme un récit réaliste: distinguant très nettement le temps de la diégèse et le temps de l'écriture du récit entre lesquels il postule un intervalle d'une trentaine d'années, R. Martin relève une série d'indices de nature à suggérer que le temps de l'action du roman puisse se situer à l'époque flavienne, soit quelque part dans les années 80.

Trois exemples de ce type d'arguments seront suffisants pour illustrer l'intelligence et la détermination du chercheur: se servant de l'analogie du cas de figure d'un roman publié à notre époque, qui présenterait un héros sexagénaire se délectant de la musique du Sidney Bechet ou du Louis Armstrong des années 50, il pose la question de savoir si, dans l'hypothèse où on ignorerait la date récente de parution du roman, on ne serait pas amené à conclure que c'est un roman des années 50.

Après nous avoir mis en garde contre de telles déductions, il rappelle la présence au festin de Trimalchion de son ami Plocamos (*Sat.* 64.2-5) qui était alors devenu *podagricus*, c'est-à-dire affligé de la goutte, autrement dit, selon R. Martin, qu'il était devenu un vieil homme, comprenons un sexagénaire ou un septuagénaire; son vieil ami Plocamos, qui évoque avec nostalgie l'époque où il était *adulescentulus*, disons quand il avait une vingtaine d'années, et qu'il chantait aussi bien que son rival, le célèbre tragédien grec Apellès exécuté par Caligula (Suét. *Cal.* 33.1) vers l'an 40 après J.-C. Voilà un autre indice en faveur de la situation de l'action du

<sup>16</sup> Martin et Gaillard 1990: 408.

*Satyricon* dans les années 80 et non à l'époque néronienne: peut-être, mais à la condition de croire que la trame fictive de Pétrone a été réglée au métronome et que les quadragénaires ou les quinquagénaires de l'antiquité romaine étaient à l'abri de la goutte.<sup>17</sup>

Dans ce qu'il appelle "ce petit jeu du repérage érudit des allusions," R. Martin fait également flèche d'un fragment controversé (*Sat.* fr. 18) issu peut-être d'un épisode perdu du *Satyricon*, la réplique d'un personnage qui demande qu'on lui apporte un vase à onguents empli d'un parfum de Cosmus: *affer nobis alabastrum Cosmiani!* Or, nous savons que Cosmus était un parfumeur renommé sous le règne de Domitien (années 81–96), signalé une douzaine de fois par Martial.<sup>18</sup> Cherchant toujours à tirer la chronologie vers le bas, R. Martin oublie cependant que quelqu'un qui vit dans les années 80, peut fort bien avoir été vivant vingt ans auparavant. Il n'est pas invraisemblable que la réputation de Cosmus fût déjà établie à l'époque de Néron. En tout cas, dans l'hypothèse où ce fragment est authentique, on ne voit pas encore qu'il se révèle, selon les termes mêmes de R. Martin, un atout maître contre la *communis opinio*.

L'importance de l'enjeu ne nous échappe pas, car si l'on parvenait à découvrir une seule allusion indiscutable à la dynastie ou à l'époque flavienne, la *questione petroniana* en serait radicalement renouvelée. Et à cet égard, le dernier exemple auquel nous nous attacherons ne laisse pas d'être troublant: loin de considérer le *Satyricon* comme un roman à clés et se défendant d'avoir l'intention de découvrir des êtres réels derrière le masque des personnages pétroniens, R. Martin ne perd toutefois pas de vue que tout romancier emprunte à la réalité aussi bien qu'à ses lectures des éléments variés à partir desquels il compose ses personnages. Dans cette perspective, tout en n'écartant pas la possibilité que Pétrone ait emprunté un certain nombre de traits à des membres de la dynastie julio-claudienne pour les intégrer au caractère ou au comportement de tel ou tel de ses personnages, notre collègue ne manque pas de remarquer que plus d'une particularité de Trimalchion pourrait faire songer à un empereur d'une autre dynastie, Domitien par exemple.

Il y a effectivement des coïncidences intéressantes: ainsi, la fresque ornant un mur de sa demeure et qui montre le propriétaire entrant dans Rome "sous la conduite de Minerve," puis emporté par Mercure sur une estrade où trône la Fortune (*Sat.* 29.2–6), pourrait évoquer certaines coutumes pratiquées par le

<sup>17</sup>Dans ses considérations d'ordre chronologique, R. Martin ferme délibérément les yeux sur la nature mélangée d'une oeuvre qui évoque les années sans s'embarrasser du calendrier. Quant à la goutte, on se souviendra de la lettre de Sénèque (*Ep.* 95.20–21) qui déplore l'expansion nouvelle de la maladie frappant à son époque aussi bien les femmes que les hommes et qui attribue le phénomène aux abus alimentaires de ses contemporains sans insister sur leur âge. La médecine moderne est plutôt encline à imputer l'excès d'acide urique et son dépôt dans les tissus à des facteurs génétiques (Grmek 1983: 115–116). Si on est prêt à admettre qu'un homme d'âge mûr peut être affligé de la goutte, on trouvera peut-être excessif de tirer de cette observation un argument imparable de datation.

<sup>18</sup>Mart. 1.87.2; 3.55.1, 82.26; 4.53.8 (?); 7.41.1; 9.26.2; 11.8.9, 18.9, 49.6; 12.65.4; 14.59.2, 110.1, 146.1.

dernier empereur flavien, qui recommandait chaque année son règne à la Fortune de Préneſte et vouait un culte ſuperſtitieux à Minerve dont il célébrait tous les ans les Quinquatries dans ſa villa du mont Albain (Suét. *Dom.* 4.11 et 15.6–7); auſſi la riſible inculture de l’affranchi Syrien (par exemple, *Sat.* 48.7, 50.5–6, 52.1–3, 55.5, ou 59.3–5) eſt miſe en parallèle avec celle que déplore Suétone (*Dom.* 20.2–3) chez ce *princeps*; on ajoute encore la calvitie et l’obéſité, traits communs aux deux hommes (*Sat.* 27.1, 32.2; Suét. *Dom.* 18.1); ſans compter la laideur du mignon de Trimalchion (*Sat.* 28.4 et 64.6), qui eſt comparable à celle du mignon de Domitien, dont Suétone atteste qu’il avait la tête petite et monſtrueuſe (*Dom.* 4.4); enfin la phrase qui clôt l’épitaſphe que Trimalchion veut faire graver ſur ſon tombeau (*Sat.* 71.12: *nec umquam philoſophum audivit*, “et jamais il n’écoula les leçons des philoſophes”) pourrait être miſe en rapport avec la fameuſe expulſion des philoſophes, au nombre deſquels figurait Épicète, qui avait été ordonnée par Domitien (Suét. *Dom.* 10.5).

La ſérie de ces rapprochements ne manque incontestablement pas d’intérêt et mérite d’être examinée. En premier lieu pour ce qui concerne le patronage de Minerve et le compagnonnage de la Fortune,<sup>19</sup> nous inclinons à penſer que l’illustration de la freſque de Trimalchion eſt bien plutôt animée par une intention comique, celle de représenter, dans une ſorte d’antiphrase picturale et hyperbolique, la carrière heureuſe de quelqu’un qui ne doit pas ſon ſuccès à ſon intelligence ſupérieure.

D’autre part, abstraction faite des innombrables alluſions à la dynaſtie julio-claudienne<sup>20</sup> repérées depuis longtempſ dans le *Satyricon* et dont nous ne tirerons pas parti, nous observerons que l’affranchi syrien et le dernier empereur flavien n’avaient ni l’un ni l’autre le monopole de l’inculture, de la calvitie, de l’obéſité et des mignons diſgracieux; et ſur certains de ces premiers traits communs aux deux

<sup>19</sup> L’hétérogénéité des cultes de la Fortune était remarquable (Plin. *NH* 2.22; Juv. 13.86; à ce ſujet voir Champeaux 1982: viii–ix), ſi bien que la figure représentée ſur la freſque campanienne ne correſpond pas exactement à la divinité conſultée chaque année par l’empereur flavien: en effet la *Fortuna* pétroſienne eſt aſſimilable à une déeſſe maternelle de la fécondité, au lieu que la *Praenestina Fortuna* était une déeſſe oraculaire. Quant à la ſéquence *Minerva—Fortuna*, ſi elle procède d’une logique narrative chez Pétrone, elle eſt donnée dans l’ordre inverse chez Suétone, qui mentionne l’intervention des divinités dans une ſimple énumération de phénomènes annonçant ſon aſſaſſinat. De plus, il convient de prendre garde ici à une illuſion d’optique: en effet, ſi la freſque biographique de Trimalchion met en évidence ſa dévotion apparemment exclusive pour Minerve et Fortuna, en revanche la proximité des mentions de la Fortune de Préneſte et du culte ſpécial de Minerve dans le texte de Suétone ne doit pas offrir une image réductrice de la politique religieuſe de Domitien, qui avait montré une piété particulière pour Jupiter et la Triade capitoline ainſi que pour les dieux alexandrins (Beaujeu 1955: 49–50). Ainſi une ſeconde lecture des paſſages convoqués de Pétrone et de Suétone enlève beaucoup de poids à un rapprochement qui était d’abord apparu preſque concluant.

<sup>20</sup> Il ne ſaurait être queſtion de dresser ici l’innombrable bibliographie de ces correſpondances. Nous nous bornerons à ſignaler quelques études ſignificatives: Bagnani 1954b; Cabanis 1954; Cizek 1965; Corbato 1980; Dumont 1989; Grenade 1948; Gricourt 1958; Grimal 1951, 1972; Henrion 1943; Roſe 1971; Rowell 1958; Schnur 1959; Sullivan 1968; Veyne 1961, 1962; Ville 1964.

personnages, quelques remarques s'imposent: d'abord, l'ignorance caricaturale de Trimalchion, qui participe à la fois de l'inconscience et de la suffisance, n'est pas du tout de la même nature que celle de Domitien, dont l'indifférence aux belles lettres et à l'art d'écrire ne l'empêchait pas d'avoir une conversation élégante et spirituelle (Suét. *Dom.* 20.4). Sans avoir l'air de vouloir minimiser l'à-propos du rapprochement avec la célèbre calvitie du "Néron chauve," nous rappellerons que la calvitie de Caligula ou celle de Galba ont également fait l'objet d'une mention de Suétone (*Cal.* 50.1; *Galb.* 21.1). Quant à l'obésité qu'on serait prêt à reconnaître d'emblée comme la caractéristique naturelle d'un personnage devenu la figure emblématique des scènes de banquets somptueux, nous ne voyons pas que Pétrone, dont la caricature n'est pourtant pas tendre à l'endroit du riche affranchi, ait pris la peine d'infliger cette tare physique à sa victime: l'écrivain ne nous épargne pas, il est vrai, les embarras gastriques de l'hôte syrien (*Sat.* 47.2), mais constipation ne signifie pas obésité; et faudrait-il obligatoirement interpréter ce souhait de l'amphitryon milliardaire: "Qu'ainsi grossisse ma fortune, non pas mon corps!"<sup>21</sup> dans le sens de l'humour d'un ventripotent conscient d'avoir atteint sa rotondité maximale? Rien n'est moins sûr. Enfin l'identité des mignons disgracieux n'est pas parfaite: abstraction faite de la différence des contextes dans lesquels ils apparaissent (Croesus semble le compagnon habituel de son maître, alors que Suétone ne mentionne la présence du giton de Domitien que lors des spectacles de gladiateurs), on sera tout de même porté à saisir la nuance qui singularise légèrement le *puer vetulus* de Trimalchion, probablement le modèle de l'*exoletus*, ou mignon passé d'âge, attaché au Malchio de Martial (3.82.8), par rapport au jeune *puerulus* de l'empereur.<sup>22</sup> Il reste enfin la conclusion de l'épithaphe de Trimalchion: ne pourrait-elle pas tout aussi bien résumer les sentiments de Sénèque à l'égard de son ancien pupille Néron?

## IV

Bien entendu ces dernières remarques ne sont pas des réfutations, mais plutôt l'expression des réserves suscitées par un rapprochement séduisant qui demeure sur le terrain de l'hypothèse. Il est d'ailleurs amusant d'observer que l'auteur a toujours l'habileté de reconnaître que ce qu'il propose relève du domaine de la conjecture, mais qu'il n'en continue pas moins d'accumuler ses éléments en

<sup>21</sup> *Sat.* 70.1: *ita crescām patrimonio, non corpore.*

<sup>22</sup> En effet les deux mignons ne sont pas des jumeaux identiques: l'un (*Sat.* 28.4: *vetulus, lippus, domino Trimalchionis deformior*; 64.6: *puer autem lippus, sordidissimis dentibus*), avec son air vieillot, ses yeux chassieux, ses dents immondes et sa laideur plus grande que celle de Trimalchion, porte plutôt les marques d'une vieillesse prématurée; l'autre (Suét. *Dom.* 4.4: *puerulus coccinatus parvo portentosoque capite*), vêtu d'écarlate et affublé d'une tête petite et monstrueuse, est caractérisé par une difformité physique digne de la paradoxographie de la seconde sophistique. Il n'en demeure pas moins que leur hideur respective a une fonction identique qui est celle de contribuer à ridiculiser leur maître. S'il y a un lien entre les textes de Pétrone et de Suétone, comment être sûr que c'est l'historien qui a influencé le satiriste?

faveur d'une datation post-flavienne de l'oeuvre, comme si une accumulation d'hypothèses finissait par former une preuve. Ainsi, professant que le *Satyricon* n'est pas un "roman à clés" (Martin 1999: 33), il suggère quelques paragraphes plus loin le rapprochement Trimalchion-Domitien! Il serait extrêmement étonnant de trouver une identification aussi globale et transparente dans une oeuvre d'une telle complexité, dont la satire est enveloppée si artistiquement dans la fiction.<sup>23</sup> Inversement, serait-il hérétique d'imaginer, par exemple, que Suétone, qui dans sa stratégie idéologique accordait une grande importance aux portraits physiques de ses Césars<sup>24</sup> et dont les distorsions stylistiques fonctionnelles sont caractéristiques,<sup>25</sup> se soit parfois lui-même inspiré, entre autres, de Pétrone pour donner plus de piquant ou de pittoresque à la description d'un *princeps* qu'il entendait rabaisser dans l'esprit de ses lecteurs?

Enfin, et dans une perspective plus large, on ne sera pas surpris que l'étude de R. Martin laisse de côté les arguments d'ordre linguistique qui avaient constitué le coeur de la démonstration de Marmorale (1948: 134–223): en effet la nature prosi-métrique et plurilinguistique (langues littéraire, courante, populaire, rustique, technique, etc.) du *Satyricon* ainsi que le décalage chronologique trop étroit qui séparerait la datation traditionnelle néronienne et l'époque proposée par le savant français ne fourniraient pas suffisamment de prise pour échafauder une démonstration solide.

Par ailleurs, si R. Martin ne tire aucun parti de la chronologie de l'apparition et de la vogue des romans d'amour grec pour renforcer sa thèse, c'est qu'il est partisan d'une datation basse des romans grecs, selon lui, "postérieurs d'un siècle ou deux" (Martin 1999: 78) au *Satyricon*. Quoiqu'elle soit très problématique, la chronologie considérée aujourd'hui comme la moins improbable semble être celle-ci: Chariton aurait écrit vers la fin du premier siècle et le début du second, Xénophon d'Éphèse au cours du deuxième siècle, Achille Tatius dans la dernière moitié du même siècle, Longus quelque part entre 150 et 250 après J.-C., et Héliodore autour de 360.<sup>26</sup> Quelle que soit la position de R. Martin sur cette question, il n'en demeure pas moins que la date post-flavienne qu'il propose de la composition du *Satyricon* ne s'inscrirait pas mal avec l'histoire littéraire, car cette oeuvre narrative latine qui a certaines affinités avec la production romanesque grecque aurait pu naître à une époque où le mouvement sophistique était en train de transformer la littérature (Reardon 1971: 12–30). Toutefois le savant français accorde moins d'importance (même s'il n'est pas sans les prendre en compte: Martin 1999: 78–82) aux éléments communs que partage le *Satyricon* avec ces récits imaginaires grecs, qu'à la nature originale de l'oeuvre de Pétrone qui ne serait "réductible à aucun des autres romans antiques" (Martin 1999: 26, 59–60).

<sup>23</sup> Sandy 1969.

<sup>24</sup> Cizek 1977: 139.

<sup>25</sup> D'Anna 1954: 179–202.

<sup>26</sup> Chariton: Reardon 1996: 325; Xénophon d'Éphèse: Kytzler 1996: 348; Achille Tatius: Plepeltis 1996: 390; Longus: Hunter 1996: 369; Héliodore: Morgan 1996: 420.

On ne fera pas de difficulté pour convenir avec R. Martin que le *Satyricon* est une oeuvre narrative d'un genre tout à fait nouveau,<sup>27</sup> formée d'éléments divers (récit de voyage, élégie érotique, thème du banquet, théâtre comique, fable milésienne, rhétorique, satire ménippée, mime romain etc.) dont la synthèse a été opérée par un bricoleur de génie. Pour lui, cette oeuvre composite, dont il qualifie le contenu de "révolutionnaire"<sup>28</sup> eu égard aux choix littéraires professés, est le résultat d'un arrangement ou d'un assemblage hors du commun. Dans son effort pour en appréhender la longue élaboration, il recourt à un concept de Gérard Genette (1982: 298–304), "l'augmentation littéraire par addition massive" ou "extension," opération qui consiste à amplifier un texte de base en ajoutant des épisodes étrangers à la trame centrale, procédé qu'a emprunté Apulée, par exemple, en introduisant le conte d'*Amour et Psyché* dans le récit principal de la métamorphose du héros. Dans cette perspective et avec le souci d'envisager une dernière hypothèse conciliatrice, qui aurait l'avantage de conserver un lien ténu entre l'auteur du *Satyricon* et le Pétrone de Tacite, R. Martin ne serait pas loin d'accueillir le scénario selon lequel le pamphlet adressé à Néron par Pétrone aurait pu servir de canevas ou de texte de base à un écrivain post-flavien qui l'aurait amplifié considérablement et l'aurait signé du pseudonyme de Pétrone Arbitrator évoquant ainsi le souvenir de son inspirateur. Voilà un scénario plus romanesque que la thèse traditionnelle.

La réponse à la question posée en titre est bien entendu affirmative: toute nouvelle hypothèse relative à la datation du *Satyricon* sera bienvenue et salutaire, car elle permettra toujours d'approfondir la problématique. S'agissant de cette nouvelle thèse d'un Pétrone post-flavien, que nous n'écarterons pas encore totalement, il nous

<sup>27</sup> R. Martin (1999: 88) va même jusqu'à écrire que le *Satyricon* est "le véritable premier roman de la littérature universelle." Il est vrai que ce récit est, si l'on tient compte aussi de son étendue (on n'invoque donc pas ici la collection des fragments de papyri égyptiens, par exemple ceux de *Ninos* ou du *Rêve de Nectanêbos*), le premier en date des "romans" conservés de la littérature gréco-latine. Sa haute originalité n'empêche toutefois pas d'y voir une certaine parenté avec les romans d'amour grecs, dont l'origine remonte bien au-delà du *Satyricon*. Sans entrer dans la difficile et complexe question des origines des romans d'amour grecs, on peut admettre qu'ils émanent, entre autres, de lointaines traditions orales des conteurs d'Orient qui sont passées dans les pays hellénisés d'Asie (Ruiz-Montero 1996: 75). Or, le Pétrone de Tacite appartenait à une famille qui depuis plus de deux siècles avait eu à faire avec l'Asie et le Moyen-Orient (*RE* 19.1 [1937] 1231, nos. 86 [C. Petronius] et 84 [Petronius]; *PIR*<sup>2</sup> P 270 [P. Petronius] = Demougins 1992: 62, no. 49 [C. Petronius]; *PIR*<sup>2</sup> P 267/8 [C. et P. Petronius], 264 [Petronius *centurio*], 318 [Q. Petronius *Umbro*]), et avait été lui-même proconsul de Bithynie en Asie Mineure (Bagnani 1954a: 51–53). Pétrone pouvait donc par culture familiale et de par sa propre expérience avoir acquis une certaine familiarité avec ce genre de récits. Cette observation nous paraît convenir mieux au Pétrone de Tacite qu'à un pseudo-Pétrone post-flavien dont on ne sait rien.

<sup>28</sup> Le *Satyricon* est en effet considéré comme une *res nova* et son auteur est vu comme le promoteur du même programme littéraire que Martial: les deux écrivains auraient combattu pour que la grande poésie épique et mythologique cède désormais la place à une littérature plus proche de la vie réelle; cette communauté de vues serait selon R. Martin (1999: 52) un indice supplémentaire en faveur de la contemporanéité des deux hommes.

semble cependant que les pièces de l'argumentaire ne reposent pas toujours sur un fondement aussi solide qu'on le souhaiterait et ne peuvent pas encore entraîner définitivement l'adhésion.

DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES  
UNIVERSITÉ LAVAL  
QUÉBEC G1K 7P4

adaviault@lit.ulaval.ca

#### BIBLIOGRAPHIE

- Bagnani, G. 1954a. *Arbiter of Elegance: A Study of the Life and Works of C. Petronius*. Phoenix Suppl. 2. Toronto.
- 1954b. "Trimalchio," *Phoenix* 8: 77–91.
- Bakhtine, M. 1978. *Esthétique et théorie du roman*. Paris.
- Beaujeu, J. 1955. *La religion romaine à l'apogée de l'Empire 1: La politique religieuse des Antonins (96–192)*. Paris.
- Beck, R. 1979. "Eumolpus Poeta, Eumolpus Fabulator: A Study of Characterization in the *Satyricon*," *Phoenix* 33: 239–253.
- Cabanis, A. 1954. "A Footnote to the Petronian Question," *CP* 49: 98–102.
- Castorina, E. 1971. "Petronio, Lucano e Vergilio," dans H. Bardon et R. Verdière (éds.), *Vergiliana*. Leiden. 97–112.
- Champeaux, J. 1982. *Fortuna: Recherches sur le culte de la Fortune à Rome et dans le monde romain* 1. CEFR 64. Rome.
- Cizek, E. 1965. "Autour de la date du *Satyricon* de Pétrone," *Stud. Class.* 7: 197–207.
- 1977. *Structures et idéologie dans "Les vies des douze Césars" de Suétone*. Bucarest et Paris.
- Corbato, C. 1980. "Tacito, *Ann.* XVI, 19: Considerazioni sulla tradizione del *Satyricon* di Petronio," dans *Miscellanea E. Manni*. Rome. 2565–572.
- D'Anna, G. 1954. *Le idee letterarie di Suetonio*. Florence.
- Daviault, A. 1982. "Mais, au fait, qui était donc Encolpe?," *Cahiers des Études Anciennes* 14 [= *Mélanges Étienne Gareau*]: 165–172.
- Demougins, S. 1992. *Prosopographie des chevaliers romains julio-claudiens*. CEFR 153. Rome.
- Dumont, J. C. 1989. "La *lex Petroniana* de servis et la date du *Satyricon*," *Kentron* 5: 23–31.
- Flobert, P. 2000. *Le grand Gaffiot: Dictionnaire latin-français*. Paris.
- Genette, G. 1982. *Palimpsestes: La littérature au second degré*. Paris.
- Grenade, P. 1948. "Un exploit de Néron," *REA* 50: 272–287.
- Gricourt, J. 1958. "L'Ésus de Pétrone," *Latomus* 17: 102–109.
- Grimal, P. 1951. "La date du *Satyricon*. À propos d'une palinodie," *REA* 53: 100–106.
- 1972. "Une intention possible de Pétrone dans le *Satyricon*," *Bull. Assoc. G. Budé* 3: 297–310.
- 1977. *La guerre civile de Pétrone dans ses rapports avec la Pharsale*. Paris.
- Grmek, M. D. 1983. *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*. Paris.
- Henion, R. 1943. "*Satyricon* et *manumissio per mensam*," *RBP* 21: 198–204.
- Hunter, R. 1996. "Longus, Daphnis and Chloe," dans Schmeling 1996a: 361–386.

- Jensson, G. T. 1997. *The Recollections of Encolpius: a Reading of the Satyricon as a Greco-Roman Erotic Fiction*. Diss., University of Toronto.
- Kytzler, B. 1996. "Xenophon of Ephesus," dans Schmeling 1996a: 336–360.
- Marmorale, E. V. 1948. *La questione petroniana*. Bibl. di cult. mod. 444. Bari.
- Martin, R. 1975. "Quelques remarques concernant la date du *Satyricon*," *REL* 53: 182–224.
- 1999. *Le Satyricon de Pétrone*. Paris.
- et J. Gaillard. 1990. *Les genres littéraires à Rome*. Paris.
- Morgan, J. R. 1996. "Heliodoros," dans Schmeling 1996a: 417–456.
- Plepelits, K. 1996. "Achilles Tatius," dans Schmeling 1996a: 387–416.
- Puzis, H. 1967. "Zagadnienia romansu rzymskiego pt. *Satyricon*," *Meander* 22: 29–43.
- Reardon, B. P. 1971. *Courants littéraires grecs des I<sup>er</sup> et III<sup>e</sup> siècles après J.-C.* Paris.
- 1996. "Chariton," dans Schmeling 1996a: 309–335.
- Rose, K. F. C. 1971. *The Date and Author of the Satyricon*. Leiden.
- Rowell, H. T. 1958. "The Gladiator Petraites and the Date of the *Satyricon*," *TAPA* 89: 14–24.
- Ruiz-Montero, C. 1996. "The Rise of the Greek Novel," dans Schmeling 1996a: 29–85.
- Sandy, G. 1969. "Satire in the *Satyricon*," *AJP* 90: 293–303.
- Schmeling, G. éd. 1996a. *The Novel in the Ancient World*. Leiden.
- 1996b. "The *Satyricon* of Petronius," dans Schmeling 1996a: 457–490.
- Schnur, H. C. 1959. "The Economic Background of the *Satyricon*," *Latomus* 18: 790–799.
- Sullivan, J. P. 1968. *The Satyricon of Petronius. A Literary Study*. London.
- Veyne, P. 1961. "Vie de Trimalchion," *Annales: Économies, Sociétés, Civilisations* 16: 213–247.
- 1962. "Trimalchio Maecenatianus," dans *Hommages à A. Grenier*. Coll. *Latomus* 58. Berchem et Bruxelles. 3.1617–1624.
- Ville, G. 1964. "Les coupes de Trimalchion figurant des gladiateurs et une série de verres 'sigillés' gaulois," *Latomus* 23: 23–31.